

Jean 2,1-12

Voilà un récit biblique comme on les aime ! Avec du merveilleux, de l'intrigue, un zeste d'aigre-doux au cœur de la sainte famille, un Jésus bon vivant fidèle à sa réputation de glouton et d'ivrogne. Oui, ce texte est comme une célébration de la démesure -pensez donc 600 litres de vin supplémentaire !-, un festin dionysiaque où le vin coule à flot de la fontaine de Bacchus, un miracle mais dans la catégorie « luxe » ce qui, avouons-le, nous fait davantage rêver qu'une nuit dans une tente de l'association Don Quichotte.

Au fond, ce récit est un vrai conte populaire. D'emblée, le narrateur dresse le cadre, évoque le manque à combler, donne mandat au héros de surmonter l'épreuve, distille avec intrigues le déroulement de l'opération, avant de magnifier la victoire finale. Un vrai prodige, bien matérialiste, qui offre joie et confort aux convives présents.

« Quoique », aurait dit le regretté Raymond Devos. Quoique, il faut se méfier des histoires trop simples et trop évidentes. L'Évangéliste Jean, qui nous a déjà offert un prologue des plus mystérieux et des plus denses, ne débute sans doute pas sans raison son récit de la vie de Jésus de cette façon. Quoique, à y regarder de plus près, ce conte merveilleux trouble et étonne. C'est un signe, aurait encore dit l'humoriste. Ce n'est pas par miracle ou par distraction que l'auteur parle de signe. Il nous fait signe. Comme s'il nous disait : regarder par-dessus le miracle ! Notez bien les décrochements et les enchaînements bizarres, collectionnez les images.

Une noce ! On aurait du se méfier, avec un Dieu qui s'amourache de son peuple, qui fait alliance comme on se marie entre humains. Ce festin nuptial a quelque chose d'une invitation au Royaume, et l'ordonnateur du repas en voyant qu'il manque du vin est aussi penaud que les cinq vierges de la parabole qui n'ont plus d'huile pour éclairer les pas des époux dans la nuit. Et pourquoi cette hésitation de Jésus à passer à l'acte. Quelle heure est-il à votre montre, docteur Messie ? Et le final ! Pour un coup de pub médiatique, c'est raté, car nul dans le public n'apprend la transmutation extraordinaire. Le miracle reste secret. Pire, le responsable du banquet vient féliciter le marié, qui n'y est pour rien le pauvre. Il y a de quoi pleurer de ce malentendu !

Quoique ! Premier d'une série de trois miracles, ces gestes de Jésus sont un peu comme ceux que Dieu donna à Moïse. L'eau puisée du Nil et transformée en sang doit convaincre les hébreux que la mission vient de Dieu. « Faites tout ce qu'il vous dira » avait indiqué au peuple affamé par sept années de disette, le pharaon d'Égypte. Sans nul, doute, l'homme de Nazareth est un nouveau Joseph, rempli de l'Esprit de Dieu, qui donne le vin et la vie aux hommes. Il est la sagesse des Proverbes qui invite à sa table et donne à boire l'intelligence de la foi.

Vous l'avez compris, ce récit est comme une invitation à la foi, une fête où Dieu rassemble son peuple, une alliance nouvelle qui dépasse ou métamorphose les anciens rites de purification, un vin nouveau de l'Évangile qui fait éclater les vieilles outres et dépasse en goût la Loi et les Prophètes. Oui le condamné de la sixième heure, le transpercé dont le côté laisse s'écouler du sang et de l'eau mêlée, le ressuscité trois jours après, est celui qui offre à tous

une vie libérée de toute impureté, une vie abondante au festin de la grâce, une communion joyeuse avec Dieu.

D'entrée de jeu donc, Jésus annonce la couleur. Sa mission est rouge, rouge sang comme le vin, signe de mort pour lui, signe de joie et de salut pour tous. De son premier à son septième signe, des noces de Cana à la résurrection de Lazare, tout nous conduit à ce qu'il appelle son « heure », le but de sa mission, l'occasion de sa glorification : la croix, sa Passion, Pâques. On comprend alors que la demande de Marie soit précipitée, et que l'anonymat du miracle soit préservé. L'heure viendra bientôt, le signe le préfigure.

D'ailleurs, fidèle à une certaine rigueur littéraire juive, le début de l'Évangile nous dépeint déjà, comme en miroir, la conclusion du récit. Cet entretien singulier avec sa mère ressemble par bien des traits à l'apparition du ressuscité à Marie de Magdala... Deux femmes ! L'une et l'autre frôlent le maître et l'interpellent au seuil de sa glorification : « Pourquoi pleures-tu ? » demande Jésus à Marie, « ils n'ont plus de vin » insiste sa mère ! L'absence de vin comme celle du corps du crucifié, appellent en creux la plénitude eschatologique ou pascalle. Le triste manque se change en joie spirituelle.

Mais « Que me veux-tu ? », « ne me presse pas ! », ou encore « Qu'y a-t-il entre toi et moi ? » insistent les deux textes. Cette dernière formule d'inspiration hébraïque interroge explicitement le lien, la proximité, qui existe entre Jésus et chacune de ces femmes ; et par voie de conséquence la distance, la rupture qui les touche désormais. Il faut que la mère s'ouvre à une nouvelle relation avec son fils devenu Messie ; il faut que Marie de Magdala fasse le deuil de son intimité avec l'homme de Galilée. Encore, a-t-elle sur la mère du ressuscité, un avantage nominal décisif. Avec le matin de Pâques, le Christ/berger peut appeler son disciple non plus seulement par son statut familial ou social mais par son nom : Marie !

Marie, une transition toute trouvée pour évoquer en conclusion quelques prolongements œcuméniques à ce texte, pour nous chrétiens d'aujourd'hui, catholiques et protestantes, voire orthodoxes, anglicans. Pour nous, pour moi, le dialogue entre Églises chrétienne est affaire de famille, d'alliance brisée, de manque et de joie contrariée, de paroles sèches parfois, et malheureusement de sang versé. Le dialogue, la prière, les actions communes ne sont pas un luxe pour nos Églises. Populaire ou non, la recherche de communion est le seul conte qui nous tiendra éveillé et debout. C'est le prodige dont nous avons besoin, le miracle qui attestera du bon vin qu'est l'Évangile. « Quoi entre toi et moi ? », quelle proximité, quelle distance entre nous, quelle simple divergence de vue ou bien quelle rupture, quelle communion manifestée dans la diversité et dans l'attente ?

Car l'heure n'est pas encore venue ! L'heure vient. Elle fait languir les convives. En attendant les épousailles, demeurent quelques débats sur l'interprétation du signe. Les biblistes se demandent si les noces de Cana évoquent déjà l'eucharistie ? Catholiques et protestants se chamaillent, eux, sur l'interprétation de « l'heure », le moment le plus judicieux pour poser le signe d'une communion retrouvée, où l'eau du baptême commun et le vin de l'eucharistie partagée seront enfin mêlés. Pour les uns, nul besoin de tirer du secret l'unité en devenir, il n'est pas encore l'heure de trinquer. Pour les autres, pas si puritain que cela, une Cène partagée, c'est déjà un geste de posé, la communion anticipée. A croire, qu'ils n'arriveront jamais à se réconcilier.

Quoique !

Amen